TV et Mother India

ENTRETIEN AVEC DILEEP PADGAONKAR

L'Inde fête, le 15 août 1997, le cinquantenaire de son indépendance. Nous avons demandé à M. Dileep Padgaonkar, grand intellectuel indien, ancien «chief-redactor» du *Times of Indian*, écrivain et journaliste, de relire avec nous, en médiologue, cette histoire nationale.

Cahiers de médiologie : Quel était le pourcentage d'analphabétisme dans l'Inde d'avant l'Indépendance ?

Dileep Padgaonkar : 70 % à peu près. Ils étaient malheureux, certes, mais pas forcément déprimés.

Quel a été le rôle de la presse et du livre dans la lutte pour l'Indépendance ? Est-ce que la tradition orale a beaucoup compté dans la prise de conscience nationale ?

Le mouvement pour l'Indépendance a vraiment commencé lorsque Gandhi est arrivé en scène, vers 1920. Jusque là, il y avait des libéraux qui voulaient être un peu maîtres chez eux et qui demandaient aux britanniques de ménager une certaine représentation des indiens là où se prennent les décisions. Avec l'arrivée de Gandhi quelque chose de fondamental a changé. Ce qui était club ou débat d'idées est devenu un mouvement de masse. Comment ? Par l'écrit et le verbe, que Gandhi a maniés avec beaucoup de souplesse.

Marc Riboud
Shatayjit Ray
© Marc Riboud
Magnum

Ecrivait-il beaucoup ?

Enormément. C'était un des meilleurs journalistes que l'Inde ait jamais connu. Il rappelle le Marx polémiste. Il a fondé trois journaux qui ont eu une audience assez extraordinaire. Il écrivait essentiellement en anglais, mais il écrivait aussi en hindi et gudjerati, sa langue maternelle. La langue de Gandhi était une langue limpide, au style très lucide, avec des influences littéraires. D'abord, la Bible, ensuite Tolstoï, Thoreau et Ruskin ; il était en correspondance avec eux. Il y a des cadences bibliques dans sa prose, et aussi une simplicité, un sens du concret. C'était de loin le meilleur journaliste de sa génération. Le deuxième est Nehru, qui lui aussi avait fondé un journal. Le Mouvement pour l'Indépendance était soutenu dès le départ et même conduit par les gens de lettres.

La radio n'a pas été utilisée ?

Pas à l'époque. Mais il y a une très belle histoire à ce propos. Les britanniques avaient envoyé une équipe pour informer sur l'Inde, et ils ont demandé une interview à Gandhi, qui a dit «très bien». Ils sont venus l'interviewer, Gandhi commence une phrase et leur dit «écoutez, j'ai oublié ce que j'avais à vous dire. Vous pourrez peut-être recommencer ?». Alors, il recommence, et à un moment il dit «ça ne va pas aujourd'hui, et ce n'est pas tout à fait ce que je voulais dire. S'il vous plaît est-ce que l'on peut recommencer une troisième fois ?» Et cette fois-ci, ça y est, il a dit ce qu'il voulait et comme il voulait. Alors les britanniques, par une espèce de vacherie que je ne comprends pas tout à fait, ont diffusé l'ensemble, pour que Gandhi soit ridiculisé. Or, lorsque ces films ont été vus dans le monde entier, c'est l'effet inverse qui s'est produit. Brusquement, on a découvert un type qui, face à ce moyen tout à fait neuf, a voulu dire les choses le plus correctement possible, mais comme il n'avait pas trouvé les mots justes la première fois, il n'avait pas eu honte de recommencer. Ces films là ont été vus par ceux qui combattaient les britanniques à Jérusalem.

En quelle année, tout ceci ?

Fin des années 30. C'est chez Amoz Oz, l'écrivain israélien qu'on a raconté ces histoires. Il y a alors quelques images de Gandhi, mais très peu. Le médium essentiel est la radio. Louis Fischer a très bien décrit comment il voulait utiliser la radio pour toucher le plus grand public. Dans ses discours il ne parlait pas en anglais, qu'il réservait à ses écrits. Il

menait de front les deux mediums avec un grand souci d'efficacité. Et la question qu'on se pose toujours lorsqu'on relit les discours de Gandhi, c'est comment se fait-il qu'il n'y ait jamais eu une nouvelle religion ou même un grand homme issu de la télévision ? Pourquoi s'est-on arrêté avec la radio ? Les trois ou quatre grandes figures de la civilisation indienne n'avaient pas ces moyens de communication, et Gandhi fut le dernier à avoir la presse écrite et la radio. Mais depuis l'avènement de la télévision, rien. La télévision a engendré les «Sunday preachers» milliardaires et les mollahs, ou leurs équivalents. Mais point de Gandhi, qui, lui, cherchait l'éternité dans l'instant et non l'inverse.

Comment circulait l'information dans les villages ? Je suppose que les illettrés n'avaient pas la radio, vu la pauvreté du pays dans les années 30 et 40 ?

Depuis toujours, l'information a circulé en Inde de bouche à oreille, mais elle a été favorisée, d'une part, par les marchés hebdomadaires où les gens venaient des villages avoisinants et d'autre part par les pèlerinages. Le pèlerinage a été un moyen formidable de communiquer au delà des cultures différentes et dans des langues différentes. Et l'expression contemporaine du pèlerinage, c'est le chemin de fer. C'est lui qui a donné le sentiment d'une seule nation, parce que c'est là, dans les chemins de fer, que les gens appartenant à différentes régions vont communiquer au-delà de la différence linguistique, en voyageant ensemble vers les mêmes lieux. C'était Benarès, c'était Sanchi Mathura, et dans le sud Madurai. Or le pèlerinage a depuis toujours exercé une fascination sur le peuple indien. Comment l'information circulait quelques siècles plus tôt ? L'Inde n'a pas eu de prophètes. Il y a plusieurs philosophes qui se sont manifestés. Le langage de la philosophie, c'était le sanscrit. Même aujourd'hui, la plupart des manuscrits en sanscrit sont sur des feuilles qu'on est en train de transcrire. Ce qui était écrit sur les feuilles de palmier, maintenant on l'a directement sur ordinateur, sans passer par le papier, la machine à écrire, et les photocopies.

La propagande par l'image a t-elle aussi joué un rôle ou tout était-il fondé sur la parole ?

Non. Mais l'image, en Inde, c'est la sculpture. Notre civilisation vénère plus de 60.000 divinités. C'est par le biais de la sculpture que l'on est arrivé à cette prolifération, et cela n'a pas changé. Au delà de sa grande sensualité, il ne faut jamais oublier le fond philosophique de l'art sculptural.

KARINE DOUPLITZKY

Chandigarhr : architecture pur ne nouvelle nation

Chandigarh fait partie de ces villes qui conservent en elles la trace d'une aspiration nationale. Son histoire commence en 1950. Nehru est alors Premier Ministre et se bât pour ses idéaux politiques, fondés sur la reconnaissance de la citoyenneté, la laïcité et la démocratie parlementaire. Il a pour objectif de transformer un monde féodal, régi par un système de castes, en une société libérale et égalitaire. Alors que l'Inde vient de se doter d'une constitution, inspirée du concept occidental d'Etat-nation et que, depuis trois ans, elle est indépendante, elle vit, paradoxalement, sa plus grande tragédie. Hindous et musulmans se livrent à d'atroces boucheries. Le pays est divisé et des milliers de réfugiés transitent entre le nouvel Etat musulman du Pakistan et l'état du Pendjab, amputé de sa partie ouest et de sa capitale, Lahore.

Cette tragédie, Nehru veut la dépasser en offrant une nouvelle capitale au Pendjab : Chandigarh. Il fait appel à Le Corbusier pour dessiner les plans de cette ville, au milieu d'un site vierge, et pour transcrire, à travers son art, le formidable espoir national de l'Inde. Les deux hommes, au sommet de leur carrière, se rencontrent. Chandigarh devient symbole de leur foi respective, porteuse d'un idéal aussi bien architectural que politique. En s'adressant ainsi à un architecte de renommée internationale, Nehru manifeste son désir de se

Pas de caricatures donc ?

Jamais. Mais en revanche une très grande liberté de représentation. On prenait une pierre, on mettait de la peinture ocre et on vénérait cette pierre comme une manifestation du divin.

Les Brahmines, par définition, sont tous des lettrés. Ont-ils une affinité particulière avec la presse écrite ? Est-ce que le prêtre devient naturellement écrivain ?

Le prêtre devient enseignant d'abord, ensuite celui qui travaille dans l'administration, et voilà la transition décisive. Pour des raisons politiques et sociales, les brahmines ne pouvaient être en principe des propriétaires terriens. Ils sont donc devenus avocats, médecins, ingénieurs, scribes, journalistes. Et puis, il y a une quinzaine d'années, beaucoup de brahmines se sont installés aux Etats-Unis, toujours dans des domaines liés à la transmission de la connaissance. Beaucoup font des programmes et des logiciels informatiques. La plupart des leaders de l'Indépendance étaient des brahmines.

tourner vers l'avenir et de dépasser les divisions locales qui déchirent son pays. Il veut que Chandigarh «s'affranchisse des traditions du passé et exprime la foi de la nation en l'avenir.» Le Corbusier semble le concepteur le plus capable de renouveler l'architecture indienne, en transplantant son idéal urbanistique occidental et en l'adaptant aux données locales, géographiques, climatiques et architecturales.

A partir de 1952, la capitale sort de terre : jeux d'ombres et de lumières, vastes emboîtements de béton, force brute des matériaux et silhouettes vigoureuses s'opposent aux formes souples des tissus indiens. En 1964, Nehru meurt, suivi par Le Corbusier, un an après. Mais Chandigarh poursuit son développement jusqu'en 1989, où la «Main Ouverte», projetée par Le Corbusier, est enfin érigée devant le Capitole, symbole de liberté de l'Inde post-coloniale et de générosité selon la devise de l'architecte : «pleine main j'ai reçu, pleine main j'ai donné». La sculpture représente à la fois un geste bouddhique, pour dominer la peur, et un geste occidental, pour appeler à la paix. Aujourd'hui encore, elle continue de transmettre son message.

Les constructions de Chandigarh sont à la fois intemporelles et de leur temps: résonances entre la plaine et les cimes de l'Himalaya, fusion des mythes anciens et des mythes modernes. Par le symbolisme des formes, Le Corbusier a réussi à retranscrire l'idéal de Nehru, d'une Inde en marche vers la modernité. Le caractère idéal de la ville se lit dans son tracé urbanistique : une «tête», le Capitole, hébergeant les institutions de représentation de la Nation, qui se poursuit par un «corps», une ville-jardin, quadrillée de parcelles individuelles de terrain. Entre les deux, un système de circulation et de voiries élaboré et adapté

On imagine d'ici le Bengale comme un peuple très lettré, un peuple de poètes. L'ascendant de l'écrivain, du scribe, est-il resté le même aujourd'hui ?

Le bengali est un peuple extrêmement doué, mais le Kerala est un Etat encore plus lettré que le Bengale. Il n'a pas eu la chance, si j'ose dire, d'être colonisé par les anglais, car c'est grâce à la colonisation et l'éducation anglaises que le Bengale est mieux connu que le Keralda. On peut dire de même du Maharashtra, qui a la plus ancienne littérature, les plus grands poètes et certainement parmi les meilleurs metteurs en scène, mais, là encore, on ne les connaît pas.

Le parti du Congrès était-il organisé de façon verticale, avec programmes et thèses circulant en son sein ? A t-il servi de voie d'accès à l'imprimé ?

Avant de devenir un parti, c'était un mouvement, avec quelques structures jusqu'au niveau du village. Alors, l'information circulait par écrit, sur des petites brochures, pour faire connaître les résolutions des instances dirigeantes, les discours des dirigeants. Et puis, comme c'est le

à chaque mode de transport. La vie à Chandigarh est donc balancée entre le pôle politique, au nord, incarné par les grands bâtiments administratifs, et le pôle privé, au sud, avec son damier de petites maisons individuelles («Maisons des péons»). Chandigarh se veut l'indicateur social d'un pays en reconstruction. En même temps que la société indienne change, elle transmet aux habitants, par son architecture, une nouvelle manière de penser et une idéologie démocratique.

Mais ce double idéal, politique et architectural, s'effondre bientôt : en 1966, le Pendjab est à nouveau divisé, sous la pression des indépendantistes Sikhs. Ironie du sort, la nouvelle frontière entre le Pendjab et l'Haryana, nouvellement créé, passe au milieu de «l'Assemblée» de Chandigarh, le bâtiment symbole de l'unité du pays!

Dernier épisode de cette ville, qui se veut image d'une Nation : en 1973, un médecin découvre, par hasard, derrière la porte de son patient, Nel Chand, un jardin extraordinaire. Il contient un amas de statues, modelées avec patience pendant dix années et chargées de décors mythologiques : un art vernaculaire, digne du facteur Cheval! Ainsi, à l'écart des espaces solennels du Capitole, a poussé ce royaume privé, aujourd'hui parc public, réponse d'une tradition populaire à une architecture universaliste qui voulait incarner une pensée politique et spatiale modernes : art brut contre art officiel. Cette réaction, tout individuelle qu'elle puisse être, reflète peut-être un courant de pensées plus identifiable, le post-modernisme, qui préfère aux théories du modernisme une certaine souplesse d'action et l'intégration d'un décor plus baroque, qui substituent progressivement les institutions représentatives de l'Etat par un réseau de communication autogéré. Ainsi se lit, gravé sur la pierre, l'histoire des nations, de leurs idéaux, succès, luttes et échecs.

cas même aujourd'hui en Inde, du moment où il y a *un* journal dans un village, il y a 50 personnes qui savent ce qu'il y a dessus parce que le lettré du village le lit à haute voix. Ce qui permet aussi un certain débat sur tel ou tel aspect de la politique.

La radio a t-elle été utilisée par Nehru comme elle a pu l'être par Roosevelt ou d'autres leaders, pour des causeries au coin du feu ou comme un mode d'unification du pays ?

La plus belle émission, qui restera dans la mémoire des indiens pour toujours, c'est le discours prononcé par Nehru, lorsque l'Inde est devenue indépendante, à minuit. C'est un peu comme le discours de de Gaulle en 1940. Nehru a fait beaucoup de conférences de presse à la radio et à la télévision, mais ce discours est un point de repère. A minuit, entre le 14 et le 15 août 1947, le discours à l'Assemblée Nationale a été retransmis. Après, Nehru a beaucoup utilisé la radio et il donnait souvent des interviews à la presse écrite. Il est devenu populaire ainsi, malgré ses tendances autoritaires.

La Corbusier,
Chandigarh,
© Verlag für
Architektur, Zurich.

A partir de quand la télévision devient un fait social important en Inde ?

D'une manière expérimentale, dans les années 60. Au milieu des années 70, il y a eu une expérience inédite : dans six Etats de l'Inde et plusieurs dizaines de milliers de villages, des postes de télévision publics ont été installés. J'ai observé l'événement pendant plusieurs semaines et ça a été assez extraordinaire ; un saut anthropologique en quelque sorte. Soudain les gens ont vu ce qu'ils avaient ouï-dire. Des millions d'individus ont vu pour la première fois le Gange et les fleuves en Inde, qui jouent un rôle essentiel dans notre culture. Ils ont vu l'Himalaya, les montagnes qui ont un rôle mythique. Au-delà des péripéties culturelles, ce sont nos fleuves et nos montagnes qui ont fait l'unité de notre civilisation, ainsi que le climat. Et ils n'en croyaient pas leurs yeux. Chaque fois que l'on poussait le bouton pour montrer les images, il y avait un petit rituel où les gens mettaient des fleurs, parce que c'était un miracle, et il a fallu quelques années pour que les gens deviennent blasés. Quelque part dans l'indien, il y a toujours cette capacité d'être émerveillé.

L'image électronique renoue un peu avec l'irrationnel, non ? Alors que l'imprimé était un peu froid, un peu austère ...

Oui, sauf que l'Inde avec l'imprimé a voyagé dans l'émerveillement. Que ce soit les fables de Panchatantra ou les grands textes philosophiques. L'émerveillement n'a jamais quitté les indiens, quel que soit le vecteur.

L'immense espace indien avait t-il été unifié ou resserré par la radio ?

La radio a déjà unifié l'horaire du nord au sud. Par exemple, à 9 heures du soir, c'était les nouvelles en anglais, et depuis 1947 jusqu'à l'arrivée de la télévision, un des grands carrefours de la population indienne, c'était ce bulletin d'information. De même, il y avait tous les mercredis entre 8 h et 9 h un programme émis non pas par la radio indienne mais par celle de Ceylan. A l'époque, on émettait pendant une heure les chansons des films les plus populaires. Cela a beaucoup fait pour libérer l'Inde. Enfin il y avait des commentaires live, les matchs de cricket pendant 5 jours. Ces trois utilisations de la radio ont contribué à créer le sentiment national.

Et qu'est-ce que la télévision a changé dans la temporalité quotidienne ?

La télévision, commençons par là, ne touche encore qu'un quart de la population indienne. Pour l'instant, c'est un phénomène largement urbain, pour les petite et moyenne bourgeoisies. La temporalité ne pose pas beaucoup de problème à l'Inde. M.T.V. a tous les rythmes, les jeunes s'adaptent très facilement. La sérénité fait partie de l'art indien, danse et musique. Là où la télévision crée des troubles, c'est moins à cause du rythme mais de la futilité. C'est la frivolité des images qui est rentrée dans les foyers indiens et que vous regardiez ou pas, c'est la même chose.

Est-ce que les grands médias ont aidé à aiguiser les violences religieuses ou les ont au contraire apaisées ?

L'Inde non-violente est une invention assez récente. Si l'on se tourne vers les textes indiens de la fin du 18è siècle, on la ne trouvera nulle part. Oui, l'Inde de la sagesse, de la sérénité, l'Inde des interrogations philosophiques, l'Inde des aperçus métaphysiques, oui, cela existe. Mais «l'Inde non violente» est venue comme un avertissement, une préface à un discours politique qui a suivi, au 19è siècle et tout au long du 20è siècle. C'est pour ces mêmes raisons qu'un livre comme la Bhagratgita est devenu une source pour légitimer ce nouveau concept de l'»Inde non

violente». C'est Gandhi qui a pris cela très au sérieux et puis un certain nombre de philosophes indiens, notamment Radhakhrisnan, Président de la République, grand philosophe. Le deuxième qui a donné une grande légitimité à ce concept de non violence c'est Rabindranath Tagore. Et donc il y avait cette trinité : Gandhi, Tagore, Radhakhrisnan. Gandhi y croyait très profondément, mais cela ne suffit pas à faire de la non-violence un trait fondamental de la civilisation indienne. Nos grandes épopées, qui sont notre Ancien Testament, c'est plein de meurtres, plein de guerres. L'Inde est un pays extrêmement violent, surtout aujourd'hui parce que nous sommes en plein milieu de transformations profondes. L'adaptation à ces changements va être très difficile. Il ne s'agit pas seulement de changer les saris contre des blue-jeans. Il y a trois choses qui arrivent simultanément : d'une part, une prise de conscience de l'identité culturelle de l'Inde. Identité pluraliste, ou simplement plurielle ? Pluraliste, ça veut dire qu'elle peut conduire jusqu'à la porte de l'Islam, du judaïsme, et du christianisme. Plurielle, ça veut dire que chacun a son identité mais que chacun peut cohabiter avec l'autre sans jamais penser à ce qu'on appelle le «communautarisme». Ensuite, il y a la démocratie qui a apporté aux soi-disant intouchables une conscience politique de plus en plus éclairée, d'où découle cette grande lutte pour l'égalité des chances. Troisièmement le fait qu'une très vieille civilisation veut s'adapter aux technologies de pointe. Vous avez un chercheur qui a fait son Ph. D. au M.I.T., qui va à son bureau travailler sur un logiciel, mais avant de passer au bureau il va au temple faire sa prière. Il en revient avec une tâche de cendres et de vermillon sur le front. C'est la grande chance de l'Inde. Il ne s'agit pas seulement d'une société pluraliste, chacun est pluraliste. Il y a plusieurs identités en moi, tout dépend des circonstances. Ma culture maternelle, c'est le marathi. J'étais né dans une certaine caste. J'ai grandi. J'ai subi l'influence décisive de Nehru. Et après, en ce qui me concerne, la France, depuis 1964 jusqu'à aujourd'hui, m'a marqué. Je peux donc dire que j'ai plusieurs identités. Est-il possible d'avoir des sociétés monoculturelles ? Le grand problème, en Inde, c'est le moment où un groupe ou un individu sont contraints d'affirmer leur identité d'une manière apologétique ou agressive. Finalement, être schizophrénique est une grande chance pour l'indien.

Pourquoi ?

Parce qu'il peut faire cohabiter les quatre grands buts de la vie décrits

dans les textes sacrés, notamment de Manu : acquérir le savoir. Acquérir la fortune. Satisfaire au désir. Et chercher la libération spirituelle.

Tout cela ensemble, et sans contradictions ?

Non. Evidemment, il y a de l'opportunisme. Mais en Inde le plus grand sentiment, c'est la renonciation, et chaque fois qu'un homme devient plus puissant, il a besoin d'avoir des signes extérieurs qui montrent tout le contraire.

La retransmission des conflits religieux de Ayodhya a t-elle contribué à répandre la violence religieuse dans le pays ou au contraire a t-elle joué comme catharsis, «non on ne veut pas de ça» ?

La télévision indienne ainsi que les journaux ont été responsables. Quelques journaux ont été très excessifs, mais il me semble que ce qui a contribué à cela, ce sont les discours de la droite hindouiste contre les musulmans, et aussi les discours des mollahs. S'il y a un réseau qui marche de manière très efficace, immédiatement après la radio et la télévision, c'est le réseau de retransmission de ce qui se dit à la grande mosquée de Delhi.

Par la radio ?

Pas du tout. Du bouche à oreille. A 5 heure de l'après-midi, à la prière du soir, le grand Iman prononce un discours. Les émeutes ont toujours commencé vers 8 h / 8 h 30. Il fallait seulement 3 heures pour que l'ensemble des mosquées du sous- continent soient au courant.

Quel est l'impact de la primauté télévisuelle sur l'imprimé ?

La première page des journaux ressemble de plus en plus au petit écran, les formats des photos, les titres ont changé, les dépêches sont devenues plus petites. Même les critiques ressemblent de plus en plus à des slogans électroniques. Avec la télévision, sont arrivées les réformes économiques. On croît connaître le marché libre. On laisse la pub dominer tout. "Je ne pense pas. Je distrais. Donc, je suis ...". Alors, si l'existence est affaire de distraction, ne peut-on pas espérer qu'un jour la pub finira par convaincre tout le monde que tout n'est qu'une illusion ? En ce cas, le philosophe indien pourra se permettre un sourire malicieux.